

## HOMÉLIE 4

«Voilà pourquoi moi-même n'y tenant plus, j'envoyai savoir l'état de votre foi, dans la crainte que le tentateur ne vous eût tentés et que notre labeur ne devînt inutile. Mail aujourd'hui que Timothée nous est revenu d'auprès de vous et qu'il nous a fait connaître votre foi, votre charité, le fidèle souvenir que vous avez de nous, le désir que vous éprouvez de nous voir, comme nous désirons vous voir nous-mêmes, vous nous êtes devenus, par cette même foi, mes frères, un sujet de consolation dans toutes nos peines et toutes nos épreuves; nous vivons maintenant, puisque vous demeurez fermes dans le Seigneur.»

1. Une question se présente actuellement à nous, agitée par beaucoup de personnes et s'élevant de plusieurs côtés à la fois. Quelle est cette question ? «Voilà pourquoi moi-même n'y tenant plus, a dit l'Apôtre, j'envoyai Timothée savoir l'état de votre foi.» D'où vient cette parole ? Celui dont l'intelligence embrassait tant d'objets, qui avait entendu les secrets divins, qui était monté jusqu'au troisième ciel, ne sait pas ce qui se passe à Thessalonique, quand il est lui-même à Athènes, quoique la distance ne soit pas tellement grande, et qu'il ait quitté depuis si peu de temps la première de ces villes ? «Nous avons été privé de vous l'espace d'une heure.» (I Th 2,17) Un tel homme ne saurait pas ce qui se passe à Thessalonique, il aurait eu besoin d'envoyer Timothée pour apprendre où ses disciples en sont de leur foi ? «Dans la crainte que le tentateur ne vous ait tentés, et que notre labeur ne soit inutile.» Que veut-on en conclure ? que les saints ne savent pas toute chose ? Mais vous le voyez partout, dans les personnages de l'antique alliance, et dans ceux qui sont venus après. Elisée ne savait pas ce qu'il en était de la veuve; Elie disait à Dieu : «Je suis resté seul, et voilà qu'ils en veulent à ma vie.» Et Dieu lui dit ensuite : «Je me suis réservé sept mille hommes.» (III R 19,10-18) Quand Samuel fut envoyé pour donner l'onction royale à David, le Seigneur lui dit : «Ne t'arrête pas aux apparences, à l'extérieur, à la stature; je l'ai fait de rien; Dieu ne voit pas comme l'homme : l'homme ne voit que le visage, et Dieu voit le cœur.» (I R 16,7) La sagesse et la bonté divines le veulent ainsi. Comment et pour quelle raison ? Pour les saints eux-mêmes, et pour ceux qui mettront en eux leur confiance. Dieu permet que les saints soient persécutés, il permet de même qu'ils ignorent beaucoup de choses, afin qu'ils ne s'élèvent pas au-dessus d'une certaine limite.

C'est l'explication de cette autre parole de Paul : «L'aiguillon de ma chair m'a été donné, l'ange de Satan, pour qu'il me soufflette,» (II Cor 12,7) pour que je ne m'exalte pas trop; et de plus, pour que les autres n'aient pas des saints une opinion exagérée. Si les miracles qu'ils opéraient les firent prendre pour des dieux, que fût-il arrivé dans le cas où ils auraient eu constamment toute science ? L'Apôtre le dit aussi : «Que personne n'ait de moi de plus hautes idées que n'en comporte ce qu'il voit ou ce qu'il entend sur mon compte.» (II Cor 12,6) Ecoutez encore ce que Pierre disait après avoir guéri le boiteux : «Pourquoi fixez-vous vos regards, comme si nous avions fait marcher cet homme par notre puissance ou notre piété ?» (Ac 3,12) Alors même qu'ils agissaient et parlaient de la sorte, le plus léger motif suffisait cependant pour faire naître des opinions perverses; qu'eût-ce été dans des circonstances plus graves ? Les défauts des saints étaient de plus permises dans une autre intention : il ne fallait pas qu'on pût dire qu'ils accomplissaient de si grandes choses parce qu'ils n'appartenaient pas à notre faible humanité; ce qui n'aurait pas manqué de jeter tous les autres dans le découragement : c'est pour cela que Dieu laisse paraître leurs défaillances : voulant ôter ainsi tout prétexte à l'ingratitude et à l'apathie. Voilà donc pourquoi Paul ignore, voilà pourquoi, s'étant proposé plus d'une fois de venir, il ne vient pas : on comprendra par là qu'il est loin d'avoir toute science. Par conséquent, de là résultait un grand bien. Il restait encore assez de faux esprits, dont l'un prétendait être la grande puissance de Dieu, et l'autre telle ou telle autre chose. Sans ce préservatif, que n'eussent-ils pas imaginé ? Sans doute cela paraît impliquer un reproche à l'adresse des saints; mais, à l'examiner de près, cela relève leur gloire, en manifestant la violence des tentations.

De quelle manière, écoutez bien : Si vous avez pu dire, ô Paul : «Telle est notre destination,» sans que personne soit tombé dans le trouble, comment envoyez-vous ensuite Timothée, craignant qu'il ne soit arrivé quelque chose que vous ne voudriez pas ? Il agit ainsi par excès de charité; quand on aime avec une pareille tendresse, on ressent des inquiétudes au sein même de la sécurité. De plus, il parle sous l'impression de ses nombreuses épreuves. «C'est à cela que nous sommes destinés,» ai-je dit; et la surabondance de ces maux m'a saisi de crainte. Il se garde bien de dire : J'envoie comme vous ayant condamné d'avance; il dit :

«Impatient de tout retard;» ce qui manifeste beaucoup mieux son affection. Que signifient ces paroles : «Dans la crainte que le tentateur ne vous ait tentés ?» C'est visible, chanceler dans les tentations accuse la perversité du diable et ses entraînements. Lorsqu'il ne peut pas nous ébranler nous-mêmes, il se sert de nous pour procurer la chute des faibles. Et c'est là le comble de l'abaissement, une défaillance sans excuse : ainsi se servit-il de la femme de Job contre la résignation de ce juste : «Prononce une parole contre le Seigneur, disait-elle, et meurs.» (Job 2,9) Voilà comment il entraîna cette femme. L'Apôtre parle simplement de tentation, et non point de chute; pourquoi ? Je n'ai supposé qu'une chose, répond-il, que vous auriez été tentés; je n'ai pu croire que la tentation serait allée jusqu'à l'ébranlement. Or, il n'y a d'ébranlé que celui qui se prête aux assauts du démon. Ciel ! quelle tendresse dans l'âme de Paul, il ne tient compte ni des tribulations ni des embûches. En effet, je pense qu'il était alors dans ces contrées. Et Luc raconte qu'il resta trois mois dans l'Hellade, pendant que les Juifs l'environnaient de pièges.

2. Non, il n'avait aucun souci des dangers, il ne pensait qu'à ses disciples. Vous le voyez donc, son affection l'emportait sur celle du père le plus tendre. Pour nous, dans les afflictions et les périls, nous oublions tout le monde : quant à lui, craignant et tremblant sur ses enfants, au point de se priver en leur faveur de son unique consolation, et quand il avait tout à redouter pour lui-même, il leur envoyait son compagnon et son coadjuteur Timothée. «De peur que notre labeur ne soit inutile.» – Et comment ? s'ils avaient succombé, ce ne serait pas votre faute, on ne pourrait pas vous accuser de négligence. – Quoique cela soit vrai, je n'en estimerais pas moins mon travail inutile, à cause de mon amour fraternel. «Dans la crainte que le tentateur ne vous ait tentés.» Il tente, ne sachant pas s'il pourra terrasser. Cette ignorance ne l'empêche pas de nous attaquer : et nous, sachant bien qu'il nous est aisé de le vaincre, nous ne veillons pas. Que le tentateur nous attaque, ignorant l'issue du combat, l'histoire de Job nous le montre; car l'esprit du mal disait à Dieu : «N'avez-vous pas garanti tout ce qu'il possède, soit au dedans, soit au dehors ? Enlevez-lui ses possessions, et vous verrez s'il vous bénit seulement en face.» (Job 1,10-11) Il tente; s'il voit un être faible, il fond sur lui, il s'éloigne devant le fort. «Et que notre labeur ne soit inutile.» Entendons tous quelles furent les fatigues de Paul. Ce n'est pas travail qu'il a dit, c'est labeur; il ne s'agit pas non plus de leur perte, mais bien de l'inutilité de son labeur. Si quelque chose était arrivé, c'était dans l'ordre accoutumé des choses; que rien dès lors n'ait eu lieu, c'est vraiment admirable. Voilà ce que nous redoutions, et le contraire est arrivé : loin d'avoir été pour nous un surcroît quelconque de douleur, vous avez été notre consolation.

«Et maintenant que Timothée nous est revenu d'auprès de vous, nous rapportant votre foi et votre charité.» Nous rapportant, nous annonçant; on devine, on voit éclater la joie de Paul. C'est une bonne nouvelle qu'il reçoit, une sorte d'Évangile, suivant l'expression même qu'il emploie; tant il regardait comme un bien précieux leur constance et leur charité. Nécessairement leur charité participait à l'inébranlable fermeté de leur foi, et, d'un autre côté, cette même charité le remplissait d'allégresse comme un signe assuré de leur foi. «Et de ce que vous gardez de nous un souvenir fidèle, désirant nous voir comme nous désirons vous voir nous-mêmes.» C'est un éloge qu'il entend leur décerner. Ce n'est pas seulement quand nous étions présents, quand nous opérions des miracles; c'est encore maintenant, quand nous sommes éloignés et persécutés, quand nous endurons mille souffrances, que nous occupons une place dans votre cœur. Remarquez combien sont loués les disciples qui conservent religieusement le souvenir de leurs maîtres, comment ils sont proclamés heureux. Marchons sur leurs traces, il en résultera pour nous un plus grand bien que pour ceux dont nous ferons ainsi l'objet d'un culte. «Désirant nous voir comme nous désirons vous voir nous-mêmes.» Voilà qui devait encore les remplir de joie. Pour celui qui aime, c'est une grande consolation, c'est un vrai bonheur que l'objet de son affection sache qu'il est aimé.

«Voilà pourquoi, frères, nous avons été consolés à la pensée de votre foi, dans toutes nos privations et toutes nos peines; car nous vivons maintenant, puisque vous demeurez fermes dans le Seigneur.» Que pourrait-on comparer à Paul, à cet homme qui regardait le salut de son prochain comme le sien propre, qui se trouvait envers tous dans les dispositions du corps envers les membres ? Qui serait capable aujourd'hui de prononcer une semblable parole, ou même d'avoir jamais une semblable pensée ? Il ne voulait pas que ses disciples se crussent obligés à la reconnaissance à raison des tribulations qu'il avait supportées pour eux; c'est lui qui leur était reconnaissant de n'avoir pas eux-mêmes chancelé dans ses épreuves. C'est comme s'il leur disait : Vous avez plus que nous reçu les atteintes de nos afflictions, vous avez été plus tentés que nous; vous qui n'étiez pas réellement dans la souffrance, vous avez plus souffert que nous qui la subissions en réalité. Quand Timothée nous a porté ces bonnes

nouvelles, toutes nos appréhensions ont disparu, « nous avons été consolés dans toutes nos peines, » plus que cela, « dans toutes nos privations. » On le comprend, un maître digne de ce nom ne redoute plus rien, du moment où les progrès de ses disciples répondent à ses soins comme à ses vœux. La consolation, dit l'Apôtre, nous est venue par vous; vous avez raffermi notre courage. Le contraire devait être : l'inébranlable fermeté des docteurs et leur généreuse résistance dans les tribulations étaient faites pour raffermir les disciples. Et voilà qu'il prend une marche opposée et qu'il tourne tout à leur louange : C'est vous qui nous avez oints, vous qui nous avez donné de reprendre haleine, vous qui ne nous avez pas laissés nous apercevoir des épreuves; il ne dit pas : Nous respirons, nous sommes pleinement consolés. Que dit-il donc ? « Nous vivons maintenant; » montrant de la sorte qu'il voit uniquement l'épreuve et la mort dans leur chute, et la vie dans leur avancement. Qui saurait exprimer avec autant de force la douleur et la joie dont les disciples sont la cause ? Il ne parle pas de joie cependant, il parle de vie, et même de la vie future.

3. Ainsi donc, en dehors de cela, la vie ne nous est pas une vie véritable. Soyons ainsi disposés, maîtres et disciples; et plus rien désormais qui choque la raison. Il insiste là-dessus, il le fait ressortir en ces termes : « Quelles actions de grâces pouvons-nous rendre à Dieu pour vous, à cause de cette joie dont vous nous avez inondé et que nous répandons devant Dieu, priant nuit et jour avec un surcroît d'effusion, pour obtenir le bonheur de vous voir face à face et de compléter ce qui manque encore à votre foi ? » Non seulement nous vous devons de vivre, nous vous devons aussi de vivre heureux, mais au point de ne pouvoir assez en témoigner à Dieu notre reconnaissance. Le bien que vous avez fait, nous l'estimons un bienfait divin : vous nous avez été d'un si grand avantage, que nous voyons en cela l'inspiration et l'œuvre même de Dieu; car la pensée de l'homme et sa bienveillance n'iraient jamais jusque-là. « Priant la nuit et le jour avec plus d'effusion. » C'est encore une marque de joie. Comme le laboureur, apprenant que les champs arrosés de ses sueurs se couvrent d'abondantes moissons, désire contempler par lui-même ce riant tableau, ainsi Paul brille de visiter la Macédoine. « Priant avec plus d'effusion. » Quelle riche image ! « Pour qu'il nous soit donné de vous voir face à face et de compléter ce qui manque encore à votre foi. » Ici se présente une question assez compliquée. Si vous vivez maintenant parce qu'ils demeurent fermes, si Timothée vous a renseigné sur leur foi et sur leur charité, si votre cœur tressaille d'une telle allégresse que vous ne puissiez assez en témoigner à Dieu votre reconnaissance, comment prétendez-vous que leur foi laisse encore à désirer ? Les eussiez-vous flattés en parlant de la sorte ? nullement, à Dieu ne plaise ! Il a d'abord attesté qu'ils avaient soutenu de nombreux combats, et qu'ils ne le cédaient en rien aux Eglises de la Judée. Que faut-il donc conclure ? Qu'ils n'avaient pas encore reçu renseignement tout entier, qu'ils ne savaient pas tout ce qu'il faut apprendre : il le dira clairement vers la fin.

Peut-être l'interrogeaient-ils touchant la résurrection, et plusieurs les jetaient-ils dans le trouble, non plus en leur suscitant des épreuves et des dangers, mais en se couvrant du masque de la doctrine. Voilà ce qu'il entend par « ce qui manque à leur foi. » Ce qu'il se propose, ce n'est pas de la raffermir, il vient de le dire, c'est de la compléter. Lorsqu'il craignait pour leur foi même : « Je vous ai envoyé Timothée, disait-il, pour vous rendre plus fermes. » Il veut ici combler les lacunes, suppléer ce qui leur manque : et cela regarde l'instruction plutôt que la fermeté. Il a dit ailleurs dans le même sens : « Afin que vous soyez disposés pour toute bonne œuvre. » (I Cor 1,10) Quand il ne manque plus que peu, une chose est appelée parfaite; car elle est sur le point d'atteindre à la perfection. « Que Dieu notre Père, que notre Seigneur Jésus Christ dirige lui-même notre route vers vous. Que notre Seigneur vous multiplie, et rende toujours plus abondante votre charité pour le prochain, pour tous sans exception, à l'exemple de la charité que nous avons pour vous. » Voilà certes le comble de l'affection, non - seulement de former en soi-même de tels vœux, mais encore d'en consigner l'expression dans une lettre : c'est le signe d'une âme de feu, incapable de se contenir; c'est aussi la preuve des prières qui s'y faisaient; c'est la confirmation de ce que nous venons d'entendre, qu'ils n'étaient retenus ni par le mauvais vouloir ni par l'indifférence. Voici quelle est sa pensée : Que Dieu lui-même fasse disparaître les obstacles qui nous surviennent de toute part, afin qu'il nous soit permis d'aller droit à vous.

« Que le Seigneur vous multiplie et vous donne l'abondance. » Dans chaque parole éclate cette ardente charité, cette sorte de folie qui ne saurait s'imposer des bornes : « Vous multiplie, vous donne l'abondance, » l'accroissement en tout. Il aspire, dirait-on, à une profusion d'amour de leur part : « Comme du reste nous vous aimons nous-mêmes. » Tels sont nos sentiments, nous voulons que tels soient les vôtres. Voyez-vous comme il désire que la charité se répande, non parmi nous seuls, mais dans le monde entier ? En effet, voilà le propre de la charité selon

Dieu, d'embrasser tous les hommes; si vous aimez celui-ci, et nullement celui-là, c'est une simple affection humaine. La nôtre n'est pas ainsi. «Comme nous désirons vous voir nous-même, pour raffermir vos cœurs, sans contestation, dans la sainteté devant Dieu notre Père, en vue de l'avènement de notre Seigneur Jésus Christ, avec tous les saints.» Il leur montre que la charité leur sera plus avantageuse qu'elle ne l'est à ceux que nous aimons. Je veux que votre charité surabonde, leur dit-il, afin que vous n'encouriez aucun reproche. Remarquez cette distinction : il se propose de raffermir leurs cœurs ; il ne parle pas d'eux-mêmes. «Du cœur viennent les mauvaises pensées.» (Mt 15,19) Il est très possible que sans rien faire on soit un être pervers; ainsi, quand on garde en soi la jalousie, l'incrédulité, la ruse, quand on se réjouit du mal, quand on ne sait pas aimer, quand on s'attache à de mauvaises doctrines; et tout cela vient du cœur. La sainteté consiste à repousser toutes ces souillures. L'essence même de la sainteté, c'est la pureté par excellence, tout comme l'impureté mérite le nom de fornication et d'adultère. Au fond, tout péché est une impureté, et toute vertu une pureté. «Heureux les cœurs purs.» (Mt 5,8) Ceux-là sont purs, dans le vrai sens de cette parole, qui le sont sous tous les rapports.

4. Beaucoup d'autres choses que l'impureté proprement dite, je ne l'ignore pas, souillent l'âme. Que tout vice la souille en réalité, le prophète va vous le dire; écoutez : «Lave ton cœur de tout vice, Jérusalem;» (Jer 4,14) écoutez encore : «Lavez-vous, soyez purs, ôtez toute perversité de vos âmes.» (Is 1,16) Il n'a pas dit : La fornication. La fornication n'est donc pas la seule chose qui souille l'âme, il y en a bien d'autres. «Pour raffermir vos cœurs sans contestation, dans la sainteté devant Dieu notre Père, en vue de l'avènement de notre Seigneur Jésus Christ; avec tous les saints.» C'est donc le Christ qui sera notre juge; mais nous comparaissons aussi devant le Père, quand nous sommes jugés. On peut comprendre par là qu'il faut être exempt de tout reproche devant Dieu, ce que je ne cesse de dire. Oui, devant Dieu, c'est la véritable vertu, et non devant les hommes. Or, c'est la charité qui nous rend irréprochables, qui nous met à l'abri de toute accusation. Je développais un jour cette pensée devant quelqu'un, je lui disais comment la charité nous rend irréprochables, comment la charité fraternelle en particulier nous préserve de toute faute; comme je m'étendais là-dessus, y ramenant beaucoup d'autres considérations, un de mes amis, se jetant à travers, me fit cette question : Mais la fornication, ne peut-on pas s'y livrer tout en conservant l'affection fraternelle ? ne suppose-t-elle pas même une affection ? Je comprends que l'avarice, l'adultère, l'envie, les perfides manœuvres soient incompatibles avec la charité que nous devons au prochain : mais la fornication, comment cela ? – Il me fut aisé de lui faire voir cette opposition, et j'ajoutai que la charité devait même guérir ce désordre. Celui qui aime véritablement une femme désordonnée, s'efforcera de l'arrêter dans ses relations funestes, et se gardera bien de l'entraîner lui-même au mal. Celui qui pêche avec elle, la hait avec fureur, puisqu'on la détournerait de cette action criminelle, si l'on avait pour elle un sincère amour.

Il n'est pas, il ne saurait être de péché que la puissance de la charité ne dévore comme une vive flamme. Un sarment desséché résistera mieux au feu d'une grande fournaise que l'essence du mal à l'action de la charité. Implantons-la donc dans nos âmes, afin que nous puissions paraître avec les saints; c'est à cause de leur charité fraternelle qu'ils furent tous agréables à Dieu. D'où vient qu'Abel fut tué et ne tua pas ? De son extrême amour pour son frère; la pensée du meurtre ne put pas entrer dans son cœur. D'où vient que la fatale passion de la jalousie s'empara de Caïn, que je n'oserais plus appeler le frère d'Abel ? De ce que les fondements de la charité n'étaient pas assez fortement établis dans son âme. Pour quelle raison les enfants de Noé sont-ils réputés sages ? N'est-ce pas parce qu'ils aimèrent beaucoup leur père, et qu'ils lui gardèrent un inviolable respect ? Pourquoi l'un d'eux fut-il maudit ? N'est-ce pas à cause de son défaut de respect et d'amour ? A quoi tient la gloire qui s'attache au nom d'Abraham ? N'est-ce pas surtout à son affection fraternelle, au dévouement qu'il témoigna pour son neveu, à la prière qu'il fit pour les habitants de Sodome ? Les saints furent toujours des âmes aimantes, des cœurs généreux et compatissants. Songez quelle fut la tendresse de ce grand Paul, de cet homme plus ardent que le feu, plus solide que le diamant : il fut toujours inébranlable, d'une constance à toute épreuve, cloué qu'il était à l'amour divin. «Qui nous séparera, s'écriait-il, de l'amour du Christ ? l'affliction, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le glaive ?» (Rom 8,33) Eh bien ! celui qui bravait tout cela, qui foulait aux pieds les fureurs de la terre et de la mer, qui se riait des portes inflexibles de l'enfer, à qui rien ne résistait dans le monde, ne pouvait pas voir couler les larmes de ceux qu'il aimait sans tomber dans un abattement étrange; le diamant se brisait : Paul ne pouvait plus cacher son émotion, il s'écriait aussitôt : «Que faites-vous en pleurant de la sorte ? vous brisez mon cœur.» (Ac 21,13)

Que dites-vous ? Est-il bien possible que cette âme de diamant soit brisée par des larmes ? N'en doutez pas, répond-il; il n'est rien dont je ne triomphe, excepté la charité : elle me subjugué et me domine. Voilà ce qui plaît à Dieu. Les abîmes de la mer ne viennent pas à bout de cet homme, et quelques larmes suffisent pour le briser ! «Que faites-vous en pleurant de la sorte ? Vous brisez mon cœur.» Grande est la puissance de la charité ! Voulez-vous maintenant le voir pleurer lui-même ? écoutez ce qu'il dit dans une autre occasion : «Pendant trois ans, nuit et jour, je n'ai cessé d'avertir avec larmes chacun de vous.» (Ibid., 20,31) Son infatigable charité lui faisait toujours craindre qu'il ne survint quelque dommage. Ecoutez-le de nouveau : «Du milieu des afflictions et des angoisses du cœur, je vous ai écrit à travers beaucoup de larmes.» (II Cor 2,4) Que dirons-nous après cela de Joseph, qui se montra si ferme en face de la plus cruelle des tyrannies, qui se maintint si généreusement debout, quand débordaient sur lui les flammes de la passion, qui triompha des transports insensés de l'Égyptienne ? Quels moyens de séduction cependant! un gracieux visage, le prestige de la souveraineté, la magnificence de la parure, les émanations enivrantes des parfums, qui pénétraient jusqu'à l'âme, les paroles enfin les plus capables d'amollir la vertu.

5. Vous savez que cette femme si violemment passionnée ne rougissait d'aucune prière, d'aucun abaissement, d'aucune supplication. Elle avait tellement perdu toute énergie morale, cette reine couverte d'or, infatuée de sa grandeur, qu'elle se prosterna selon toute apparence aux pieds d'un pauvre enfant captif, les arrosant de larmes à n'en pas douter; et ces tentatives, ce n'est pas une ou deux fois, c'est bien souvent qu'elle les avait renouvelées. Alors ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé; car il est à croire qu'elle ne se présentait pas sans avoir recours à tous les artifices comme à toutes les richesses du luxe, multipliant ainsi ses filets pour mieux prendre cet agneau du Christ. Ajoutez à cela les pratiques de la magie. Eh bien, cet inflexible, ce vainqueur, ce cœur de pierre, dès qu'il voit dans la suite ses frères qui l'ont vendu, qui l'ont jeté dans une citerne, qui voulaient le mettre à mort et l'ont livré, qui sont ainsi devenus la cause de son esclavage et de ses honneurs, en apprenant de leur bouche ce que son père avait ressenti, alors qu'ils avaient exécuté cette parole : «Nous lui dirons qu'une bête féroce l'a dévoré;» (Gen 37,20) il n'eut plus de courage, il était bouleversé, attendri, suffoqué par les larmes : ne pouvant maîtriser son émotion, il rentre dans son palais pour pleurer à son aise. Qu'est-ce ? Pourquoi ces larmes, ô Joseph ? Ce qui se passe n'est pas fait cependant pour les faire couler, mais doit plutôt exciter la colère, l'indignation, la vengeance, le châtement le plus terrible : vous avez sous la main vos ennemis, les fratricides, et vous pouvez satisfaire votre ressentiment. Ce ne sera pas une injustice, vous ne serez pas le premier à frapper, vous punirez simplement l'iniquité commise, et contre vous. Ne regardez pas aux honneurs qui vous entourent; leur intention n'était pas de vous les procurer, Dieu seul en est l'auteur par sa grâce.

Pourquoi pleurez-vous ? je vous le demande encore. Il me répond : A Dieu ne plaise qu'après tant de choses accomplies, je les flétrisse et les détruise par la vengeance ! Oui, c'est le moment de pleurer; je ne suis pas plus cruel que les bêtes féroces, qui se laissent apaiser par la nature, quelque mal qu'elles aient souffert. Je pleure parce qu'ils m'ont ainsi traité. Retraçons en nous ce modèle, et pleurons sur ceux qui nous ont fait quelque tort, loin de leur porter de la haine. Ils sont, en effet, dignes de larmes, puisqu'ils ont encouru par là le châtement que doit prononcer le souverain Juge. Je n'ignore pas ce qui vous arrache maintenant des cris de douleur ou d'allégresse, votre expansive admiration pour Paul ou pour Joseph. Faites plus encore : si quelqu'un se trouve avoir un ennemi, c'est le moment d'en rappeler la mémoire, de forcer votre esprit à s'en occuper, pendant que le souvenir des saints est vivant dans votre âme; afin que le ressentiment s'apaise et finisse par se dissiper, afin qu'à la dureté succède la tendresse. Lorsque vous serez sortis d'ici, lorsque ma voix ne se fera plus entendre, conserveriez-vous encore un reste de chaleur et d'amour, ce ne sera plus, je le sais, comme à l'heure présente. Si quelqu'un donc ressent ce froid mortel, qu'il se hâte de fondre cette glace; car c'est bien la glace du cœur que le souvenir des injures. Invoquons le soleil de justice, demandons-lui d'envoyer en nous ses rayons, et de changer en eau potable cette masse congelée. Si la chaleur de ce divin soleil vient à toucher notre âme, elle ne gardera plus rien de dur et de rigide, plus rien qui brûle et stérilise; il conduira tout à maturité, il convertira tout en douceur, il nous inondera de joie. C'est en nous aimant les uns les autres que nous attirerons ce fécondant rayon. Donnez-moi, je vous en conjure, de vous adresser ce langage avec espoir et sécurité; faites que j'apprenne le profit que vous en avez tiré, et que chacun de vous, en quittant même cette enceinte, s'est jeté sans hésitation au cou de son ennemi en lui prenant les deux mains, en le couvrant de ses baisers et de ses larmes. Serait-il une bête féroce, un rocher, tout ce que vous voudrez de ce genre, un tel amour ne saurait manquer de

## Homélie sur les épîtres aux Thessaloniens

l'attendrir. Et pourquoi est-il votre ennemi ? vous a-t-il outragé ? Il n'a pas pu vous nuire. Est-ce pour un intérêt matériel que vous méprisez un frère devenu votre ennemi ? Cessez de vous en conjurer.

Brisons tous nos liens; voici notre heure : sachons en profiter. Rompons les chaînes de nos prévarications : avant de comparaître devant notre Juge, jugeons-nous sagement les uns les autres. «Que le soleil ne se couche pas sur notre colère.» (Ep 4,26) N'admettons aucun retard; le retard entraîne l'hésitation. Si vous passez le jour présent, vous augmentez votre honte; si vous passez demain, elle n'en sera que plus grande et beaucoup plus encore après le troisième jour. Ne nous flétrissons pas nous-mêmes : pardonnons, pour qu'il nous soit pardonné. Ce pardon obtenu, nous entrerons en possession de tous les biens célestes, par le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.